



Le cheval met sa puissance au service de l'homme

Serge Le Louarn est débardeur. Avec ses traits bretons, il travaille là où la machine ne passe pas...

1 2 3 4

Le cheval garde une place prépondérante dans le Pays de Guingamp en particulier. Premier volet de notre enquête : sa dimension économique.

Portrait

Installé à Lanrivain, Serge Le Louarn est paysan. Il élève des porcelets « bio », qu'il commercialise en vente directe à la ferme. Il est aussi débardeur. Son métier consiste à transporter les bois coupés par le bûcheron jusqu'à un lieu de dépôt. Il travaille avec ses chevaux, cinq magnifiques traits bretons. « C'est une race calme, courageuse, puissante, facile... Une passion que mes grands-parents, mes parents, m'ont transmise. Il y a toujours eu des chevaux à la ferme. »

Ses animaux, il les aime. Mais le paysan ne veut pas tomber dans le sentimentalisme à deux sous. « Le cheval, c'est un « outil ». Je préfère le voir harnaché et au boulot, là où il donne toute sa force et sa puissance, plutôt que dans le pré... » C'est dans la forêt que ses traits bretons donnent le meilleur. « Le fait de travailler avec eux dans des milieux difficiles, ça renforce encore la complicité. C'est ça qui est super. »

Les chevaux, calmes et puissants, développent des qualités de souplesse, d'adaptation et de précision. « Ils sont maniables, agiles et polyvalents. »

Souci de rentabilité

Le cheval qui tire de lourds troncs d'arbres à travers la forêt. L'image est belle, très séduisante... Mais là encore, le débardeur ne veut pas tomber dans le cliché bucolique. L'utilisation du cheval révèle aussi un véritable intérêt économique. « Si on veut que le cheval soit un outil incontournable de la forêt, il faut aussi en parler de manière économique et pratique. »

Selon lui, le cheval est un élément complémentaire - et pas concurrent - de la machine. Certains forestiers ont encore du mal à s'en convaincre. Le souci de rentabilité freine encore le débardage à traction animale qui coûte environ 20 à 25 % plus cher que l'utilisation d'une machine.

Sauf que le cheval permet souvent des gains de temps : « Dans 70 % des cas, en nettoyage de rivières, le cheval est plus rapide, plus mobile dans des endroits difficiles d'accès. Il passe facilement d'une berge à l'autre, il saute dans des endroits difficiles... » Autre intérêt, il ne



Serge Le Louarn est débardeur. Avec ses traits bretons, il travaille dans les forêts du département.

nécessite que la présence d'un seul homme...

Le respect de la forêt

Le cheval a pour avantage de générer très peu de dégâts lors de son passage : pas de tassement des sols,

respect des sites et du milieu. Autre atout, et non des moindres, le cheval est une énergie non polluante, non bruyante.

« Il faudrait que les techniciens proposent plus cette alternative aux propriétaires privés. L'animal

et la machine peuvent cohabiter sans problème. Le cheval pourrait facilement prendre 20 % des chantiers », estime Serge Le Louarn, qui assure pas mal de marchés publics (conseil général, communautés de communes).

Les élus ont un rôle important à jouer. Sur le bassin-versant du Léguer, par exemple, ils ont déterminé des zones qui ne sont pas mécanisables. « C'est une démarche intelligente, de bonne gestion des milieux. » Un exemple à suivre...

Le meilleur ami de l'homme leur a donné un métier

René, l'entraîneur driver



René Mével est entraîneur driver à Saint-Agathon. L'histoire d'une passion née sur la piste de l'hippodrome de Bel Orme. « Tout gamin, j'allais aux courses. Faut croire que ça m'a donné le virus... » Après une période d'apprentissage, dont des stages chez des « pointures » du milieu, le driver est revenu sur ses terres natales. « On me confie de jeunes chevaux pour le débouillage, l'attelage. À moi de voir s'ils sont disposés ou non à la course. C'est beaucoup de travail et de patience. » Fort de ses 300 victoires comme entraîneur et 80 en tant que driver, René Mével, la soixantaine, n'a pas encore l'intention de lâcher les rênes. « Quand j'aurai peur, j'arrêterai... »

Jan construit des roulottes



« Quand je construis une roulotte, je pense aux chevaux. Il faut qu'elle soit bien équilibrée et pas trop lourde », précise Jan Brattinga, concepteur et fabricant de roulottes à Mellionec. Beaucoup, qui partent sur les routes, sont trop chargés ou ont un harnachement mal adapté. Le collier peut être trop grand ou trop petit et cela blesse le cheval. La roulotte, le cheval et le harnachement forment un tout. » Et Jan Brattinga connaît son métier : il a fabriqué sa première roulotte en 1982 pour voyager pendant 17 ans. Pour que Jan réalise le rêve de ses clients, il en coûte entre 12 000 et 20 000 €. Et comptez entre quatre et six mois d'attente pour la construction.

Allan, le maréchal-ferrant



C'est au lycée de Kernilien, qu'Allan Gautrais a trouvé sa vocation. « J'y ai appris à monter et j'y ai aussi découvert le métier de maréchal-ferrant. Lorsqu'il venait ferrer, je séchais les cours pour le regarder faire. » Après un BEP d'élevage équin - pas vraiment sa tasse de thé - il part apprendre le métier de maréchal chez un éleveur de l'Orme, tout en préparant un CAP. Installé à Ploumagoar, il intervient dans le secteur de Perros-Guirec, Callac, Saint-Brieuc. « Il faut vraiment aimer ça, parce que physiquement, c'est très rude. » Après avoir quasiment disparu des campagnes, la profession compte aujourd'hui 1 200 artisans en France, dont une dizaine dans les Côtes-d'Armor.

Stéphanie, la bourrellière



À 42 ans, cette artisan a fait renaître un métier disparu ici depuis une dizaine d'années. Installée à Grâces l'été dernier, Stéphanie Henrich redonne vie aux colliers et autres selles en cuir. « Tout est réalisé à la main, à l'ancienne. » Elle crée et répare aussi sangles, ceintures ou sacoches. Ses concurrents ? Les magasins dits spécialisés, mais les professionnels ne si trompent pas. « Ce sont mes principaux clients devant les amateurs. » À mi-temps, la bourrellière ne cesse de remplir son carnet de commandes. « On me déconseillait pourtant de m'installer... » Des débuts prometteurs pour la Normande, établie seule dans un milieu pas aussi tendre que son cuir...

Stéphane, le boucher



Sur le marché de Guingamp, pour le Paimpolais Stéphane Le Deu, pas question de faire du prosélytisme pour attirer de nouveaux adeptes de la viande de cheval de trait. « Je ne cherche pas à convaincre. Ma clientèle est faite à 90 % de fidèles, de retraités qui connaissent cette viande. » Faux filet, filet, rôti, bavette... on trouve de tout sur son étal. « C'est la meilleure viande nutritivement. Plus goûter que le bœuf, plus tendre, elle est moins grasse que les autres viandes, peu calorique et aussi nutritive que le poisson. » Stéphane rappelle aussi que son travail permet « d'élever encore des races destinées uniquement à la boucherie. Sans cela, elles auraient disparu. »

Pierre, l'avocat spécialisé

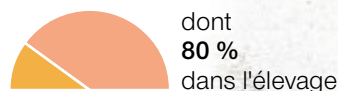


En France, la filière courses représente 120 000 emplois directs. Pierre Pasquieu est avocat spécialiste dans le droit équin. Ce Guingampais a un cabinet à Paris. Ses champs d'intervention sont les contentieux liés à la propriété des chevaux, leur vente, les accidents aux hommes et aux chevaux, sans oublier les questions de dopage. En France, ils sont une dizaine spécialisés comme lui. « Ça m'a permis de connaître des gens fantastiques et de travailler pour les plus grands propriétaires. J'ai fait des procès aux plus grandes sociétés de courses, aux plus grands drivers actuels. C'est un milieu qui brasse beaucoup d'argent et où on ne se fait pas beaucoup de cadeaux. »

Le cheval en Bretagne

24 086 chevaux (dont 5 020 chevaux lourds)

4 500 entreprises



3 500 emplois équivalents temps plein

460 millions d'euros de chiffre d'affaires (310 millions pour les paris)

3 400 élevages

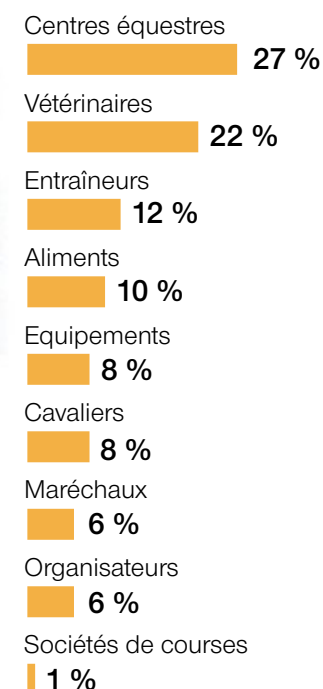
29 hippodromes

408 centres et fermes équestres (78 % des salariés)

Source : IFCE/SIRE 2010



Répartition des entreprises dans la filière



Ouest-France

Le B.A.-ba de l'équipement chez Gamm Vert



Céline et Stéphane présentent le rayon équin chez Gamm Vert.

De la paire de chaps aux sacs d'aliment, de l'étrille à la tenue de la parfaite jeune Amazone, le magasin Gamm Vert à Pont-Ezer propose toute une gamme de produits et d'équipements dédiés aux activités équestres. Y compris des articles de maréchalerie. « On présente des produits de base, mais de qualité. On évite les premiers prix. On se situe plutôt en milieu et haut de gamme », commente Céline, responsable du rayon.

Le magasin travaille beaucoup sur catalogue et sur commande. « C'est un rayon où il y a beaucoup de passage, assure Stéphane Philippe, responsable. Céline a un rôle important d'accueil et de conseil. » Les éleveurs représentent une bonne partie

de sa clientèle. Dernièrement, avec les températures polaires, il y a eu un véritable rush sur les couvertures. À l'approche du printemps, ce sont les bonnets anti-mouches qui vont se vendre comme des petits pains.

Céline reçoit aussi une grosse clientèle issue des clubs. « Il y a pas mal de centres autour de Guingamp. Il y a surtout beaucoup de jeunes filles très soucieuses de leur look... » Les pantalons gris-roses, les chaussettes multicolores, les petits gadgets colorés sont très prisés. Sans oublier les bonbons carottes, pommes ou bananes. Tout est fait pour séduire les jeunes cavaliers. « Les enfants craquent et les parents tiennent à leur faire plaisir, quitte à nous demander de payer en plusieurs fois... »

Un bon steak de cheval, ça vous dit ?

Billet

J'entends déjà les « anti » à qui cette simple invitation culinaire donne des hauts le cœur... Comment ça, manger du cheval ! Et puis quoi encore... Les voilà qui montent sur leurs grands chevaux. Évoquant la noblesse de l'animal, meilleur ami de l'homme... « Ce serait comme faire manger du porc à des musulmans... » : sur la toile, certains se déchainent, leurs commentaires dérivant souvent dans la provocation, l'excès, les insultes...

Mais finalement, est-ce plus méprisable de manger du cheval que du cochon, du bœuf ou encore du lapin ? En France, même si la consommation de viande de cheval ne cesse de baisser depuis les années 1970, 18 % des ménages en achètent encore au moins une fois par an (1). C'est une viande riche en fer, martèlent les amateurs. Et c'est grâce au débouché de viande chevaline que certaines races ont pu être sauvées... Encore aujourd'hui, 98 % des chevaux de trait sont destinés à la consommation (2).

De là, à mordre dans un steak bleu demain midi ? L'hippophagie, très peu pour moi. Le steak, je préfère le chevaucher.

Pascale LE GUILLOU.

(1) Source : Centre d'information des viandes (2009)

(2) Source : IFCE/SIRE 2010

Une réunion, une manifestation, un spectacle à annoncer ? Pour paraître dans Ouest-France et sur les sites maville.com et ouest-france.fr saisissez votre info sur

www.infolocale.fr